

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Philip Roth

Pierre E. Brodin

Volume 17, Number 5 (101), September–October 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodin, P. E. (1975). Philip Roth. *Liberté*, 17(5), 100–109.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Littérature américaine

PHILIP ROTH

A quarante-deux ans, Philip Roth a déjà derrière lui une bonne demi-douzaine de *best sellers*, à commencer par le recueil de nouvelles intitulé *Goodbye, Columbus*, qui obtint en 1959 le *National Book Award for Fiction* et qui fut suivi de plusieurs romans à très grand succès, tels que *Portnoy's Complaint* (1969) et *The Great American Novel* (1973). Cet écrivain est généralement considéré comme un des meilleurs romanciers américains d'aujourd'hui et la plupart de ses ouvrages ont été traduits dans toutes les langues de grande diffusion, y compris le français.

My Life as a Man⁽¹⁾, son plus récent roman, est un ouvrage intelligent, sérieux, amusant, extrêmement lisible. Ce roman psychologique se compose de trois parties dont chacune forme un tout qu'on pourrait lire indépendamment des deux autres mais qui sont reliées par un fil conducteur très solide.

Les deux premières parties sont intitulées *Useful Fictions* (*Fictions utiles*). Ce sont des nouvelles d'une quarantaine de pages chacune dont l'auteur est supposé être un certain Peter Tarnopol, qu'on retrouve dans la troisième partie — la plus développée et la plus importante — écrivant son autobiographie.

Dans *Salad Days* (*Années de jeunesse*), nous faisons connaissance avec Nathan Zuckerman, un jeune homme de Cam-

(1) New York, Holt, Rinehart & Winston, 1974.

den (New Jersey). Le père de Nathan est un marchand de chaussures. Il a travaillé dur toute sa vie pour faire vivre sa famille et donner une bonne éducation à ses enfants. Nathan, qui est un garçon intelligent, fait de brillantes études. Mais, à la différence de son frère aîné Sherman, lui aussi très doué, mais qui devient dentiste, se marie, fonde une famille et s'engage dans une vie bourgeoise respectable, Nathan n'épouse pas la riche jeune fille israélite qu'il avait aisément séduite et n'accepte pas d'entrer dans les cadres de la société bourgeoise. A vingt ans, il est sûr de lui, enthousiaste, tout lui réussit : il devrait avoir un très bel avenir.

Nous le retrouvons dans *Courting Disaster (Flirtant avec la Catastrophe)*, chargé de cours de littérature comparée dans une université et engagé dans une liaison « infernale » avec une femme instable et plus âgée que lui, Lydia Jorgenson Ketterer.

Pourquoi Nathan at-il commencé à fréquenter Lydia, dont tout le séparait, puisque, dit-il, « alors que j'avais été l'enfant choyé et servi, elle avait été l'enfant servante, l'enfant esclave, l'infirmière vingt-quatre heures sur vingt-quatre d'une mère hypocondriaque et le jouet d'un père incestueux » ? Il est évident que Nathan a trouvé attrayante cette « différence » extrême, et a été attiré par un certain « goût de la catastrophe ».

Lydia, en tout cas, a eu une enfance malheureuse : exploitée par sa mère, violée par son père, élevée par des tantes mesquines et grigou, elle s'est enfuie de chez elle et, à dix-huit ans, a épousé le premier venu, un homme vulgaire et médiocre. Elle a, d'ailleurs, quitté son mari assez rapidement, mais non sans avoir mis au monde une fille, Monica.

Violemment traumatisée par ses diverses expériences, Lydia a eu plusieurs crises de dépression nerveuse. Quand Nathan l'a rencontrée, « elle nourrissait et habillait sa fille, alors âgée de six ans, mais ne changeait pas ses propres vêtements, ne faisait pas les lits, ne lavait pas la vaisselle ; quand elle ouvrait une boîte de conserves, elle découvrait invariablement qu'elle mangeait la nourriture du chat. »

A vingt-quatre ans, cependant, redevenue à peu près « normale », Lydia s'inscrit à l'Université, dans un programme pour

adultes, pour un cours de Composition Anglaise. C'est à cette occasion que Nathan, son professeur, commence à s'intéresser à elle :

... « Lydia Ketterer se révéla être la plus douée — de beaucoup — de tous mes étudiants, et bien que plus âgée que moi, la plus jeune... Elle avait à ce moment-là un petit *job d'interviewer* à l'Université... Elle était aussi en traitement chez une psychanalyste nommée le Dr Rutherford, qu'elle allait voir tous les samedis matin. »

Au bout d'un mois, Nathan a séduit Lydia. Et pourtant, il nous dit qu'il ne la « voulait » pas :

... « Bien entendu, je ne voulais pas d'elle, ni alors, ni jamais. Mais nous avons vécu ensemble pendant six ans, les dix-huit premiers mois comme amants, et les quatre années suivantes comme mari et femme. Pendant tout ce temps-là, sa chair ne me parut jamais moins déplaisante que ce qu'elle avait elle-même proclamé qu'elle était... »

Plus tard, Nathan fait connaissance avec Monica, qui, au début, lui avait paru aussi peu attrayante que sa mère :

... « Sous-alimentée, maigriote, les cheveux comme des fils de fer, dépourvue de toute trace de curiosité ou de charme, et par-dessus le marché illettrée à dix ans, elle était incapable de vous dire l'heure... Elle ressemblait à une petite montagnarde sous-privilegiée, marquée par la pauvreté et les privations... »

Nathan, lorsqu'il analyse ses sentiments, estime qu'il a été « aimanté » vers Lydia « parce qu'elle avait tant souffert et parce qu'elle était si courageuse. Non seulement le fait qu'elle avait survécu, mais ce à quoi elle avait survécu lui donnait une stature morale énorme à mes yeux... Elle avait été soumise à toutes les espèces possibles de barbarie, depuis le banal jusqu'au vicieux, elle avait été exploitée, battue, trahie par tous ceux qui auraient dû la protéger, elle avait été acculée à la folie et, en définitive, s'était révélée indestructible... Lorsque je déclarai à la classe que ce que j'admirais le plus dans les « compositions » de Mrs. Ketterer, c'était son « contrôle », je voulais dire par là beaucoup plus que ce que ces étrangers pouvaient présumer... »

Monica, cependant, grandit, devient une belle adolescente, son esprit s'ouvre, Nathan entreprend de l'éduquer et, à quinze

ans, elle commence à paraître désirable. Lydia, jalouse de sa fille, craint d'être abandonnée par son mari et sa névrose prend possession d'elle. Un beau jour, Lydia s'ouvre les veines dans sa baignoire. Après sa mort, Nathan part pour l'Italie avec Monica, devient son amant. Ils vivent ensemble, relativement heureux, pendant quelques années. Mais Nathan n'a pas la conscience absolument tranquille. Très « troublé », il envisage de quitter Monica et de retourner aux Etats-Unis, mais ne peut se résoudre à aucune de ces deux solutions. Il aspire à une vie de « dignité » et se sent « humilié ». Il vit dans un état de « confusion » mentale dont il ne sortira peut-être jamais. Il a été tellement « traumatisé » par sa vie avec Lydia Ketterer qu'il ne l'oubliera pas et ne pourra désormais avoir de rapports normaux avec aucune femme. Un vague espoir subsiste pourtant : Nathan fait un effort pour s'analyser et voudrait sans doute guérir.

La troisième partie de *My Life as a Man* est intitulée *My True Story (Ma véritable histoire)*. Le narrateur des deux « nouvelles » précédentes, Peter Tarnopol, prend la parole directement. Il essaie de dire ce qui lui est réellement arrivé. Il ne se cache plus derrière Nathan Zuckerman. En fait, on peut se demander si Philip Roth lui-même n'essaie pas de faire sa propre psychanalyse, car il y a plus d'un trait commun entre Zuckerman, Tarnopol et Roth — trois écrivains américains du même âge et de la même formation, dont les carrières ont été à peu près parallèles.

Peter Tarnopol est né, comme Philip Roth, dans une famille de petite bourgeoisie israélite, aux environs de 1933. Il a passé son enfance dans une petite ville de l'Etat de New-York, fort semblable aux petites villes du New-Jersey où ont grandi Roth et Zuckerman. Il a fait de très bonnes études (comme Roth et Zuckerman) et obtenu un diplôme avec Mention Très Honorable de l'Université de Brown en 1954. Il a été mobilisé, a fait deux ans de service militaire avec l'armée américaine en Allemagne. C'est là qu'il a écrit *A Jewish Father (Un père juif)*, un roman à succès, basé sur ses expériences américaines et allemande, qui lui a valu un « Prix de Rome » de l'Académie Américaine des Arts et des Lettres et une Bourse

de voyage Guggenheim. Par la suite, Tarnopol a publié quelques nouvelles dans des magazines importants, mais sa veine romanesque semble s'être tarie, probablement à cause de ses problèmes personnels et, notamment, de ses difficiles relations avec Maureen Johnson.

Maureen Johnson est le modèle qui a servi à créer le personnage de Lydia Ketterer. C'est, comme Lydia, une instable, une névrosée. Elle a eu une carrière fort agitée. Née à Elmira, une petite ville du nord de l'Etat de New-York, elle s'en est vite échappée. Elle avait, semble-t-il, comme Lydia, été maltraitée par ses parents. Elle a été serveuse de restaurant, actrice, peintre, sculpteur, entraîneuse dans un bar, auteur de nouvelles, a connu plusieurs hommes, a été mariée plusieurs fois, d'abord à un *barman* yougoslave, puis à un bel acteur homosexuel nommé Bill Walker.

La liaison orageuse, pénible de Maureen et de Peter était sur le point de se terminer lorsque la jeune femme a annoncé à son amant exaspéré qu'elle était enceinte de deux mois :

... « — Pourquoi avez-vous mis au Mont de Piété ma machine à écrire ? » lui dit Peter. « Vous êtes une petite voleuse, une menteuse, un escroc... »

...

Elle se tassa au fond de la baignoire et commença à se balancer en sanglotant... Déshabillée, elle me faisait penser à un chat de gouttière — rapide, aux aguets, prêt à griffer. ..

— Parce que, hurla-t-elle, parce que je suis enceinte. Parce que, parce que je n'allais pas vous le dire. Parce que j'allais obtenir l'argent comme je pouvais et me faire avorter et je ne vous aurais jamais plus embêté... Peter, j'ai fait aussi du vol à l'étalage. Il *fallait* que je vole pour me procurer de l'argent...

— Mais vous ne pouvez pas être enceinte, Maureen. Nous n'avons pas couché ensemble depuis des semaines !

— Je suis enceinte ! Je suis enceinte ! *De deux mois !* »....

Maureen affirme qu'elle n'a pas déclaré sa grossesse à son amant parce qu'elle ne voulait pas *le détourner de son art*. Puis elle ajoute qu'elle va se tuer, à moins, bien entendu, que Peter ne l'épouse...

... « Vous allez m'épouser ou je me tue... Et ceci n'est pas une menace en l'air, Peter. J'en ai assez des gens de votre espèce, des égoïstes, des gâtés, d'irresponsables aristocrates, nés avec une cuiller d'argent dans la bouche... Vous me rendez malade avec la façon dont vous vous cachez derrière votre Art ! Je vous déteste, je déteste votre sacré Flaubert, et vous allez m'épouser, Peter, parce que j'en ai marre... Je ne veux plus être la victime innocente d'un autre homme... Vous n'allez pas me laisser tomber comme vous avez laissé tomber vos autres conquêtes ! »

Pour mieux convaincre Peter qu'elle est enceinte, Maureen porte un spécimen de ses urines à un laboratoire d'analyses. Trois jours plus tard, la réponse officielle arrive : l'analyse des urines confirme que Maureen est bien enceinte. Peter s'exécute, et, sans tenir compte des objections des membres de sa famille (parents, frère, sœurs) qui n'éprouvent aucune affection ni aucun respect pour cette « psychopathe », ni de ses objections personnelles (car il n'est pas entièrement aveugle et voit assez nettement dans quel guêpier il est en train de tomber), il épouse Maureen. Plus tard, beaucoup plus tard, il apprendra de la bouche de Maureen elle-même qu'elle l'a trompé : elle a substitué à ses propres urines celles d'une négresse enceinte de huit mois rencontrée par hasard dans la rue.

La vie maritale de Peter et de Maureen est un « cauchemar » marqué par des disputes continuelles. Maureen est jalouse, et a de bonnes raisons de l'être, car Peter, qui a accepté des postes universitaires dans le Wisconsin, puis à New-York, s'intéresse un peu trop à ses étudiantes et, notamment, à une certaine Karen Oakes, une fille intelligente, généreuse et normale avec qui il a une brève aventure.

Au bout de trois ans d'« enfer », Peter s'échappe. Il va vivre chez son frère Morris qui, comme le Sherman de *Fictions Utiles*, est un individu parfaitement sain d'esprit et bien intégré dans la société.

Maureen refuse le divorce. Elle traîne Peter devant les tribunaux et accuse son mari d'avoir eu une liaison avec Karen et d'être un « fameux séducteur d'étudiantes ». Elle obtient d'un juge de l'Etat de New-York une substantielle

pension alimentaire, dont le paiement irritera, frustrera, gênera énormément le jeune écrivain et contribuera à tarir son inspiration.

Cependant, Peter a rencontré une autre femme, Susan Seabury McCall, une jeune veuve riche, résidente de Manhattan. Susan est beaucoup plus « agréable » que Maureen, et Peter aurait pu mener avec elle une existence confortable s'il n'avait pas été encore obsédé, talonné, persécuté par Maureen. D'autre part, Susan elle-même n'est pas le prototype de la femme idéale. Elle a un lourd passé de dépressions nerveuses. Etudiante de première année à Wellesley College, elle a « craqué » et n'a pas continué ses études universitaires. Plus tard, elle a eu un second « *breakdown* » lorsque son mari a été tué dans un accident d'avion, onze mois après le mariage. Une troisième fois, elle s'est effondrée lorsque son père, qu'elle adorait, est mort d'un cancer. Chaque fois, elle a été frappée d'une sorte de « coma » : elle se retirait dans un coin ou dans un placard et restait muette, les bras croisés jusqu'à ce que quelqu'un l'emmène dans une clinique ou un hôpital psychiatrique. En temps « normal », elle prenait des pilules pour combattre ses « terreurs » et ses « phobies ».

... « Il y avait une pilule pour la salle de classe, une pilule pour les rendez-vous avec un garçon, une pilule pour acheter des vêtements, une pilule pour rendre les vêtements, des pilules pour commencer la journée et pour oublier et dormir ... »

Susan est attirée par Peter et lui cède aisément. Mais elle n'aura jamais d'orgasme. Elle reste passive, frigide, incapable de « participer » à l'acte d'amour.

On peut se demander, bien entendu, si Peter, une fois de plus, n'a pas été intrigué puis attiré par une autre femme névrosée.

Susan voudrait épouser Peter et, surtout, souhaiterait avoir un enfant de lui. Mais elle n'insistera pas, ne demandera même rien. Il n'y a rien en elle de la « maîtresse-chanteuse ». Mais, bien qu'elle soit à l'antipode de Maureen, elle est probablement aussi malade que celle-ci et peut-être même davantage.

Peter a donc sur les bras deux femmes qui sont des malades — l'une soumise et douce, Susan, l'autre agressive et violente, Maureen.

Maureen essaiera jusqu'au bout de le reconquérir. Elle le fait venir chez elle sous de faux prétextes. Peter, exaspéré, la bat et il s'en faut de peu qu'il ne la tue. Elle le délivrera d'une autre façon, car elle est victime, un peu plus tard, d'un accident de voiture, alors qu'elle faisait une promenade dans le Massachusetts, avec son deuxième mari, Bill Walker, devenu une personnalité de la radio.

Peter est libre d'épouser Susan. Mais il a décidé, sagement, qu'il ne pouvait et ne voulait pas recommencer une expérience conjugale, et surtout pas avec une autre névrosée. Susan essaie, mollement, de se suicider, mais se rate. Elle attendra patiemment, à Princeton, chez sa mère, que Peter revienne à elle.

L'histoire de Peter serait incomplète si l'on passait sous silence ses rapports avec le Docteur Otto Spielvogel, un psychanalyste new-yorkais que l'écrivain a fréquenté de 1962 à 1967.

Peter a respecté la « science » de Spielvogel et s'est confié à lui comme à un ami, mais un beau jour, il découvre que le psychanalyste a écrit un article sur son « cas » dans une revue professionnelle. Il n'accepte pas les « conclusions » du docteur, qui voit en lui un être « narcissiste » et attribue l'« insécurité » de Peter à son milieu familial :

... « Son père, écrit-il, était un homme harassé, inefficace et soumis à la mère... »

Peter s'insurge contre ce jugement :

.. « Mon père était harassé, c'est vrai, mais pas par sa femme. Il était harassé par son propre refus de voir son épouse et ses enfants manquer de quoi que ce soit. Il était harassé par sa propre vigueur, par ses ambitions, par ses affaires, par son temps... par son engagement et sa fidélité à son idée de la famille... Surmené, ruiné, il ne se consola pas dans l'alcool, il ne se jeta pas par la fenêtre, il ne battit pas sa femme et ses enfants... et quand il vendit son commerce et prit sa retraite, il y a deux ans de cela, il gagnait vingt mille dollars par an... Ce n'est pas contre l'hostilité de sa femme qu'il s'est

battu, mais contre celle du monde, et il l'a fait en contractant beaucoup de migraines mais sans céder une seule fois... »

Peter croit dans l'efficacité de la psychanalyse, mais pas dans celle des psychanalystes. C'est pour cette raison, sans doute, qu'il décide de faire, en partant d'une introspection systématique, sa propre analyse. Il fait retraite à la campagne, dans une communauté d'artistes et d'écrivains établie à Quahsay, dans l'Etat du Vermont.

« Là », nous dit-il, « M. Tarnopol mène une vie d'ascète, ne voyant pratiquement personne, consacrant ses nuits et ses jours à considérer ce qu'il a fait de sa vie. Il se trouve, la plupart du temps, dans un état de confusion et d'incrédulité, et, quand il évoque feu Mrs. Tarnopol, il continue à être un *homme possédé*... A présent, Mr. Tarnopol se prépare à oublier l'art de la fiction et à s'embarquer dans une narration autobiographique : Mr. Tarnopol essaie d'« exorciser », une fois pour toutes, ses obsessions. Reste à voir si sa candeur pourra servir mieux que son art ou que les procédés thérapeutique du Dr Spielvogel, à *démystifier le passé* et à mitiger son regrettable sentiment de défaite... »

Bien entendu, Peter Tarnopol, même lorsqu'il prétend « adhérer rigoureusement aux faits », reste un écrivain et un homme.

Ecrivain, il a été fortement influencé par Flaubert, Tchekhov et quelques autres grands noms de la littérature classique. Il a tendance à se voir en héros de roman et à raconter sa vie comme un roman. Il *intellectualise* et *dramatise*, ce qui rend *My True Story* une oeuvre très captivante, mais une « confession » aussi peu objective que possible.

En tant qu'homme, Peter est, incontestablement, comme l'a fort bien vu le Dr Spielvogel, un *narcissiste*. Il est aussi, comme beaucoup d'artistes, un *névrosé*. Dans les dernières pages du livre, lorsque Peter consent à donner la parole directement à Maureen et à publier des extraits du *Journal* de celle-ci, on se rend compte que la « terrible » Maureen l'avait aimé, à sa façon, et s'était conduite, à son égard, beaucoup plus généreusement qu'il ne l'avait fait envers elle.

Maureen écrivait, au bout d'un an de mariage, quelques phrases très significatives :

... « Sans moi, il se cacherait encore derrière son Flaubert et il ne saurait pas ce que c'est que la véritable vie. Sur quoi pensait-il qu'il allait écrire, alors qu'il ne connaissait et ne croyait que ce qu'il avait lu dans les livres ? Ce qu'il peut être pénétré de son importance, snob, égoïste et sot ! Pourquoi me combat-il comme il le fait ? Je pourrais être sa Muse, si seulement il me le permettait... Tout ce que je voulais pour lui, c'était qu'il soit le meilleur écrivain du monde... C'est trop ironique... »

Trois ans plus tard, elle se rend compte que Peter la « hait ». Elle est « désespérée » parce qu'elle l'aime encore, malgré tout...

... « J'aime Peter », confie-t-elle à son *Journal*, et j'aime vivre avec lui... Si seulement il n'était pas si névrosé... Son incapacité d'aimer est positivement effrayante. Il n'y a rien à faire, hélas... Essayer de mettre à jour sa névrose prendrait des années d'analyse... et sans aucun doute, je serais lâchée en cours de route... Mais à la fin peut-être verrait-il sa folie... La seule satisfaction que j'éprouve, c'est que je sais que s'il m'abandonne, il épousera un jour une femme qui aura son talent à elle et son *ego* à elle et qui se souciera de ces deux-là plutôt que de lui... »

Trois semaines avant sa mort, Maureen note que Peter ne se soucie pas d'elle, ne s'est jamais soulié d'elle.

« Il m'a épousée seulement parce qu'il pensait qu'il *devait* le faire... Je me demande si j'aurai jamais la chance de tomber amoureuse de quelqu'un qui m'aime, qui aime mon *moi* réel et pas une *idée* de moi... »

Pauvre Maureen ! On ne peut s'empêcher d'éprouver pour elle une certaine sympathie. Elle a commis bien des erreurs, bien des fautes, mais la principale a été, sans aucun doute, d'avoir *aimé* et d'être tombée sur des individus qui la considéraient comme une *femme-objet*, puis d'avoir donné son amour à un homme obsédé de lui-même et de littérature... Quant à Peter Tarnopol, il est probablement *irrécupérable*, mais son « autobiographie » sera un *best seller* et lui apportera probablement, à défaut de la paix intérieure, qu'il déclare rechercher, beaucoup de gloire et d'argent.

PIERRE E. BRODIN